



ont été liés à des mémoires dont il sera ultérieurement rendu compte par l'Académie des Inscriptions ou qui seront insérés dans les *Annales des Missions*.

**Jeunes et Récits d'enseignement supérieur.** — En 1866, le nombre des diplômes délivrés par les Facultés et Ecoles a été de 3,762, soit une diminution de 972 sur 1865, et, sur 1864, une augmentation de 154. Ce résultat était prévu, et les motifs de la surabondance ont été produits en 1865 ont été sommairement indiqués à son dernier. Il importe de faire observer, d'ailleurs, que, si les bacheliers et les lettres et les sciences ont été moins nombreux en 1866, le chiffre des grades conférés par les Facultés de droit et de médecine, pendant cette même période, est supérieur de 286 à celui de 1865. Et, outre, si les résultats définitifs des examens subis en 1867 ne peuvent être considérés à l'heure où nous sommes, un fait demeure acquis, c'est que le nombre des diplômés en droit et en médecine, en lettres et sciences, conféré pendant la seule session d'août, est presque égal au nombre des mêmes titres délivrés pendant toute l'année 1865.

Si l'empressement des candidats atteste le prix que les familles attachent aux grades, une autre constatation ressort des rapports adressés au Ministre par les doyens. Bien que le nouveau règlement pour le baccalauréat soit plus exigeant que l'ancien, en ce sens qu'il suppose de la part du candidat moies d'efforts de mémoire et plus de travail de l'intelligence, on signale sur plusieurs points un progrès marqué dans la valeur des épreuves.

Un certain nombre d'étudiants étrangers continuant de suivre les cours de nos grandes Ecoles, le Ministre a fréquemment à examiner des titres émanés des Universités allemandes, anglaises ou américaines, dont on réclame l'équivalence à nos diplômes français. Ces équivalences ne sont jamais accordées qu'après un examen sérieux, mais aucune règle fixe ne les détermine, et plus d'une fois les Facultés consultées se sont très-justement déclarées incompétentes, dans l'impossibilité où elles se trouvaient d'établir une relation entre nos diplômes et les pièces très-diverses qui leur étaient soumises. En vue de ces incertitudes, et pour éviter les gâchis, le Ministre a réclamé le concours toujours émané du département des Affaires étrangères. Un nombre considérable de documents, imprimés ou manuscrits, ont été déjà rassemblés par les soins de nos agents diplomatiques; quand ces renseignements auront été traduits et analysés, il y aura de quoi constituer une commission internationale qui sera chargée de les comparer, d'apprécier, la signification spéciale attachée à chacun des diplômes dans le pays d'origine, enfin d'établir entre ces titres une relation équitable, justifiée par la nature des épreuves et par le caractère des juges.

En outre, ce n'est pas sans motif de vue de la valeur des grades que l'on a désiré connaître la constitution des établissements d'enseignement supérieur à l'étranger. Des personnes compétentes sont allées étudier, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Belgique et en Hollande, les questions relatives au personnel, au matériel, aux méthodes, etc. Les résultats de cette enquête sont à la veille d'être publiés.

**Enseignement supérieur en France, qui va paraître.**

Depuis quatre ans, grâce aux concours d'aggrégation, le personnel des Facultés de droit, a été notablement augmenté. A Paris, le zèle des jeunes agrégés a permis de dénouer tous les cours, sans qu'il ait été nécessaire de réclamer du Trésor de nouveaux secours. Dans les autres Facultés, les professeurs et les agrégés ont fait preuve du même dévouement, toutes les fois que l'intérêt des études a pu exiger la création d'exercices ou de conférences complémentaires.

Si les traitements n'ont pas encore été augmentés, si les collections sont restées à peu près dans le même état que par le passé, il a été possible cependant, à l'aide du crédit de 15,000 francs alloué à la Faculté de Médecine de Paris, de créer dans cet établissement des chaires gratuites de chimie, de physique, de physiologie, d'histoire naturelle. Les résultats obtenus ont pleinement justifié l'allocation du nouveau crédit. Cent soixante-quatorze étudiants, que désignent plus particulièrement au choix des professeurs l'assiduité de leur travail et leur conduite, ont été distribués entre les quatre cours et ont pris part aux conférences et manipulations.

En outre, le Ministre a pu, sur ses crédits ordinaires, pourvoir aux premières dépenses d'installation d'un laboratoire de physique à la Sorbonne, le premier qui ait eu la France dans de pareilles conditions. Les personnes qui, déjà préparées par de longues études théoriques, vaudraient s'exercer aux expériences, trouveront dans ce laboratoire les appareils les plus perfectionnés de la science moderne. Aucune condition de grade n'est exigée à l'entrée. Les élèves ne sont admis pendant trois mois qu'à titre provisoire; après ce terme et leur aptitude reconnue, le Ministre, sur la proposition des professeurs, procède à l'admission définitive.

La même pensée a déterminé le Ministre à prescrire la fondation à l'Ecole normale supérieure d'un laboratoire de chimie physiologique, dont la direction a été confiée à M. Pasteur.

A la Faculté de médecine, à la Sorbonne, comme à l'Ecole normale, le but est le même : joindre les exercices pratiques à la théorie, pour préparer des élèves d'être à devenir des maîtres habiles, fournir à des savants éprouvés tous les moyens de faire avancer la science, en mettant à leur disposition les appareils les plus perfectionnés et les plus intelligents.

Il convient de rappeler que les collections de la Sorbonne sont enrichies cette année d'une bibliothèque du plus grand prix. Huguette à l'Université par M. Victor Cousin, qui a, en outre, attaché à cette libéralité une rente annuelle de 10,000 francs, destinée à assurer la conservation des ouvrages, objets d'art et qui ont été rassemblés et à garantir le traitement du bibliothécaire.

En terminant ce qui concerne l'enseignement secondaire et supérieur, il est juste de dire que les membres du corps enseignant ont continué d'honorer l'Université par leurs publications, dont plusieurs, cette année encore, ont été récompensés par l'Institut.

L'Ecole normale, qui tient aussi par ses études si fortes, par ses enseignements, à repriser, après un moment d'erreur, son calme et ses travaux, avec le sentiment plus réfléchi des devoirs qui s'imposent nécessairement à tous les membres d'un grand corps.

**Cours libres.** — Le nombre des cours libres autorisés en 1866-1867 a été de 389 à Paris et de 504 dans les départements. Ces cours comprennent les sciences, les sciences appliquées, la littérature, l'histoire, la géographie, la philosophie, l'économie politique, le droit, l'archéologie, les beaux-arts, l'hygiène, l'agriculture. Le nombre des orateurs autorisés a été de 893.

# Faits Divers.

**LES PAYS.** — Nous trouvons dans le numéro de décembre des *Annales du savant maritime* de curieux renseignements relativement à l'éclairage des côtes sur les différentes parties du globe.

Au 1<sup>er</sup> janvier 1867, il existait, dans le monde entier, 3,814 phares, dont 1,785 sur les côtes de l'Europe, 674 sur celle de l'Amérique, 162 en Asie, 100 dans l'Océanie, 23 en Afrique.

En ce qui concerne spécialement l'Europe, les côtes les plus éclairées sont celles de la Belgique; la France vient immédiatement après, puis les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Espagne, la Prusse, l'Italie, la Suède et la Norvège, le Portugal, le Danemark, l'Autriche, la Russie, la Grèce et enfin la Russie.

La Belgique possède un phare par 5 kilomètres de côtes, la France un phare par 13 kilomètres, l'Angleterre un phare par 17 kilomètres, la Turquie un phare par 102 kilomètres, la Russie un phare par 123 kilomètres.

En dehors de l'Europe, les côtes les plus éclairées sont celles des Etats-Unis. On y trouve un phare par 32 kilomètres, tandis que le Brésil n'en possède qu'un par 140 kilomètres.

Ajoutons que sur ces 3,814 phares, 2,300 environ ont été établis depuis 1830, et que plus de puissance a été donnée à la majeure partie de ceux qui existaient alors. Avoir développé les secours maritimes et témoigné une profonde sollicitude pour la vie des hommes sera une des gloires de notre époque aux yeux de la postérité.

— A Manchester vient de mourir un homme qui avait dévoué sa vie tout entière à la vulgarisation de la musique, le docteur Mark. Il y publiait lui-même le résultat de ses travaux; on y trouve la notation de 9,386 concerts donnés par lui, et de 5,250 conférences qu'il a faites devant 7,653,791 enfants et 5,233,689 adultes. Il a fait exécuter l'hymne national anglais 9,982-fois; il a parcouru 296,090 milles (383,563 lieues), et a dépensé 115,000 l. st.; en plus de 25,000 prises sur sa fortune personnelle. Outre son collège de musique, il a créé plusieurs conservatoires et organisé un grand nombre de sociétés de musique, qu'il appelait *Littleson* ou les petits hommes; enfin, l'instruction musicale n'est déparée d'après son système à plus de 5,000 classes, tant publiques que particulières.

Nous trouvons, dit *L'Institut*, dans un rapport fait à la section chinoise de la société royale des sciences de Londres, section qui se réunit à Shang Hai, que M. Kingmill, géologue, chargé d'une exploration ayant pour but la recherche des gisements houillers dans les provinces septentrionales de la Chine, n'estime pas à moins de 87,000 milles carrés l'étendue de ces gisements dans le Tehansi jusqu'à la Corée; le Tchili jusqu'à la Mongolie, et le Tchinkin au sud de la Mandchourie.

Ce bassin houiller occupait environ 1/4 de longitude. C'est une richesse inestimable, aujourd'hui perdue, mais qui cessera de l'être le jour où la navigation sera permise aux étrangers sur les fleuves et les rivières de la Chine.

— Une découverte intéressante est racontée par un journal suisse, *Ami du peuple*; elle a été faite dernièrement à Lucerne, près de Romont :

Dans un pré marécageux, à un pied et demi de profondeur, on a trouvé une statue de Minerve en bronze, dans un état de conservation. Elle est haute de 6 pouces 5 lignes, soit 0m 16c. La tête est recouverte d'un casque à visière alvéolaire, surmontée d'une tête d'oiseau.

La déesse porte la tunique, le peplos et l'égide avec une tête de corne. Par-dessous ces habillements s'étend le manteau que les Grecs appelaient *dioplos*, qui passe sous le bras droit et est fixé sur l'épaulé gauche.

La paume de la main gauche est appuyée sur la hanche, et le bras droit est élevé. Il est probable que ce bras tenait une lance, qui aura péri par l'injure du temps. Les yeux sont en argent, et un bracelet du même métal orne le bras gauche.

On voit aussi des débris d'argent sur l'égide, sans qu'on puisse en déterminer l'usage. Cette statue présente un type peu commun. Les dioplos, en particulier, se voit rarement sur les statues de Minerve. L'exécution est très-soignée; le fini des détails, l'élégance des draperies, la dignité de la pose, tout dénote une période brillante de l'art.

L'endroit où la statue a été trouvée s'appelle Roche-Ferrus; on n'y a découvert jusqu'à présent aucun autre vestige d'antiquités de l'époque romaine, et il ne paraît pas qu'il y ait eu de bâtiment dans le voisinage immédiat. Mais l'on sait, par d'autres découvertes faites sur le territoire de Romont et de Mézières, que cette contrée était habitée à l'époque romaine.

— On lit dans le *Salut public* de Lyon : La ménagerie du parc de la Tête-d'Or possède une hyène rayée, plus féroce que ne le sont d'ordinaire ces carnassiers, dont la lâcheté est proverbiale. Elle s'écroule de sa cage, il y a deux ans, et fut assez difficile à repêcher, car elle n'hésitait pas à faire tout en bréchet sa criante et décevante ses crocs formidables, contre ceux qui voulaient s'emparer de sa personne. Un des employés du parc dut, pour s'en rendre maître, monter à cheval et lui lancer au cou un nouadoulon à l'instar du lasso des Mexicains.

Malgré son caractère féroce, cette hyène s'affectionne très-vivement à une chienne griffonne qu'on avait placée dans sa cage, et, comme il arrive d'ordinaire dans les cas où les sentiments affectueux, chez les carnassiers en captivité, l'emportent sur l'instinct sanguinaire, la chienne ne tarda pas à devenir la maîtresse du logis et à soumettre la hyène à ses caprices égoïstes et à son humeur capricieuse.

Cette chienne est morte il y a quelques jours. La hyène entra alors agonie des soins les plus affectueux, la réchauffant entre ses pattes et la léchant avec tendresse. Depuis vingt-quatre heures déjà la chienne avait cessé de donner signe de vie, et l'animal féroce continuait à se presser contre sa dépouille, blotti dans le coin le plus obscur de sa cellule. Craignant que la décomposition de ce cadavre n'empoisonnât l'air, on se décida à l'enterrer l'affection posthume de la hyène, et au moyen d'un croc on la tira hors de la cage.

On s'aperçut alors que l'animal du carnassier pour son défaut compassion de captivité avait pris un caractère d'humanité tel, que la séparation était complètement impossible. La hyène avait mangé sa bonne amie, sans doute pour que, désormais, elle repassât aussi près que possible de son cœur, et ce que le croc ramena au dehors n'était que la peau à longs poils de la chienne, aussi soigneusement décorée que si elle eût passé par les mains d'un naturaliste.

# EXPOSITION UNIVERSELLE

## LES ALIMENTS ET LES SOUVERAINS

Il y a un problème qui depuis cent mille ans peut-être se dresse toutes les vingt-quatre heures devant moi : l'homme vivant sur ce monde. A mesure que les rayons du soleil viennent déborder chaque degré de longitude, quelques millions d'individus, faits à peu près comme vous et moi, s'éveillent, ne ferment les yeux et se disent : Qu'ingérons-nous aujourd'hui ?

Pour vous qui lisez le journal et pour moi qui l'écris, la question est résolue d'avance. Nous sommes des mangeurs, nous vivons au cœur d'un pays civilisé où une organisation artificielle et savante assure la production, l'arrivage et l'éménagement de toutes les denrées nécessaires à la vie. Mais n'oubliez pas que l'assurance est encore une inscription risquée, que la grande majorité des hommes n'est pas si sûre de son affaire, et qu'à notre porte, dans cette belle France, il y a des malheureux beaucoup moins rassurés que nous. Peut-être même, en rappelant vos souvenirs ou en interrogeant vos amis, viendrez-vous à reconnaître que le hasard des voyages peut égaler les misères dans toutes les régions où la table n'est pas mise. Les gens bien informés vous diront qu'en pareil cas le problème du vivre asombrir sensiblement l'aurore du plus beau jour.

La nuit ne coûte rien, ou peu de chose, au corps de l'homme. Le sommeil, que les anciens appelaient un présent des dieux, s'écoule ou s'écoule les frais de notre existence. Pour moi qui l'écris, le moins l'organisme qui sommeille a peu de réparations à payer. C'est dans la veille que l'homme se dépense, et plus lentement qu'il ne voudrait. La contraction musculaire qui produit tous nos mouvements est une ruine, le travail invisible d'un morceau de graisse phosphorée dans vos plus fines cellules coûte cher à l'organisme. L'homme en pense à une sécrétion dévorante, on s'affame aussi bien à suivre un raisonnement qu'à courir un lièvre dans la plaine. Le corps a une plus tôt à distiller quelques idées saines qu'à charrier des pierres ou à fendre du bois.

Or il paraît certain que nous sommes un milliard trois cent cinquante millions d'hommes semés sur ce globe terrestre, dont l'eau couvre au moins les deux tiers. Ces 1,350,000,000 d'individus sont construits du telle façon qu'un seul pour de même absolu les indispense, que deux jours les rendent malades et qu'une semaine les tue. Notre organisme est d'autant plus délicat qu'il nous faut le parfait, la délicatesse admirable de cette mécanique humaine s'achève par des besoins nombreux, incessants et compliqués. Le cheval et le bœuf trouveraient dans un peu leur strict nécessaire ; une alimentation végétale leur suffit. L'estomac du lion n'exige que de la viande ; il ne digère que la viande. L'homme, au contraire, a besoin de tout, et nous ne pouvons nous satisfaire que par la destruction quotidienne des végétaux et des animaux qui nous entourent. Il faut tuer des bêtes, tuer des plantes, décomposer leurs tissus, prendre aux débris de l'animal et de la plante les principes azotés et hydro-carbonés qu'ils contiennent, et appliquer ces divers matériaux à l'accroissement ou à la réparation de notre corps.

Huit cents grammes de froment et 250 grammes de viande représentent la ration quotidienne de l'homme dans les climats tempérés. A mesure qu'on s'écarte des pôles, la proportion de viande fait plus augmenter, elle diminue à mesure qu'on avance vers l'équateur. Le froment peut être remplacé par des tubercules ou par d'autres céréales moins riches en gluten, pourra qu'on les absorbe à double et triple dose, ce qui n'est pas un jour l'estomac. Je ne cite que pour mesurer les substances minérales (sels de chaux, fer, potasse, chlorure) qui entrent dans la composition des tissus et des liquides du corps. J'écarterai même les condiments d'origine végétale qui activent la digestion et l'assimilation de nos aliments principaux ; tenons-nous-en, pour l'honneur, à la viande et à la farine, et cherchons à déterminer la consommation collective du genre humain. C'est 1,000,000,000 de kilogrammes de foin et 337 millions de kilogrammes de viande à mettre tous les jours sur table.

Que de viande et que de pain ! Or tout cela, le pain comme la viande, doit sortir d'une mince couche épaisse de quelques centimètres en moyenne ; c'est l'homme, arboré comme de la vie terrestre. Il est fait de minéraux, décomposé, par le froid, et d'organismes innombrables émettent par la mort. Toute existence qui a éteint lui lègue ses débris ; toute vie qui commence lui emprunte sa matière. Ce réservoir supérieurement écumineuse le pèse au profit de l'avenir ; il porte sur des futurs l'héritage des disparus. Il garde aussi l'épave des vivants pour les en faire produire d'autres, recueillant les feuilles de l'arbre au bénéfice des racines, et les excréments du bœuf pour les transformer en fourrage.

C'est dans l'homme (un être végétal) que est le grand secret de la vie alimentaire : les matières de civilisation, pierres, métaux, habitent plutôt le sous-sol. L'homme nous donne directement les grains, les fruits, les légumes, la plupart des condiments, et le bois nécessaire à la cuisson de nos vivres. Il nous donne indirectement le chair des herbivores, qui est le fond de notre alimentation animale ; un kilogramme de viande nous coûte quatre ou cinq cents kilos d'herbe fraîche. La population végétale du globe entier et décoloré en raison des aliments que le travail peut extraire du sol ; elle est donc proportionnelle à la quantité d'humus. Supposons que la nappe d'humus soit doublée, l'effet du genre humain se doublerait ; réduisez-la au quart de ce qu'elle est, le genre humain sera bientôt réduit au quart.

Malheureusement, l'homme est par son impudence un terrible destructeur d'humus. Depuis les siècles les plus reculés jusqu'à la veille du jour où nous sommes, notre espèce a tout fait pour ruiner le sol qui la nourrit ; elle a incisé dans le progrès éternel dans l'art d'affamer la postérité. Presque tous les perfectionnements de l'agriculture ont eu pour effet d'écarter au profit des vivants le patrimoine des hommes à naître. Parcourez les pays qui ont été civilisés avant les autres, visitez les ruines et les débris des villes antiques, vous verrez un sol stérile, dépouillé, ruiné sans ressources ; partout le rocher mis à nu, et l'homme si bien dévoré que vingt siècles et plus ont été impuissants à le refaire. Tous les territoires fameux de l'Asie et de l'Afrique ne valent que trop cette allégresse éphémère ; la pauvre Grèce n'est plus qu'un désert ; l'Italie méridionale, la Sicile, notamment, et même certaines régions de la Provence, vous prouveront que je ne mens pas. Si l'É-

taille du centre et du nord ont conservé et même accru leur fécondité primitive, c'est grâce à la folie des grands propriétaires romains, qui mirent toute la contrée en parcs et en jardins d'agrément, leurs fermes étant en Sicile, en Égypte et en Afrique. Les philosophes et les orateurs du temps fulminaient à quel mieux mieux contre un tel luxe ; les Italiens d'aujourd'hui doivent le héritage.

Pourtout où la nature est livrée à elle-même, l'humus s'accroît suivant une progression lente mais sûre. La plante qui pousse sur pied rend au sol non-seulement ce qu'elle en a reçu, mais la somme de carbone qu'elle a puise dans l'air pendant toute la durée de sa vie. Un animal herbivore ne restitue sous forme d'engrais que les neuf dixièmes de ses aliments, mais il meurt à la fin, et son corps paye à peu près la différence. Un carnassier prend beaucoup et rend peu ; le sang, par exemple, qui peut vivre quarante ans, dévore en moyenne tous les jours dix kilogrammes de viande. Cette viande, fabriquée aux dépens du sol par des herbivores, a coûté pour le moins 4,000 kilos d'herbe ; si le sol de la qu'on l'un de quarante ans contenait au sol nourricier 3,840,000 kilos de fourrage vert, ou la charge de 5,840 wagons de dix tonnes. Mais le lion est rare ; ce n'est pas lui qui ruine tant de pays autrefois magnifiques ; c'est l'homme.

L'homme est le seul animal qui sache allumer le feu ; il a cruellement abusé du don de Prométhée. Les sauvages de tout pays ont brûlé et brûlent les forêts, ces admirables fabriques de terre végétale. Voici une montagne entièrement dénuée de beaux vieux arbres. L'homme arrive, il y met le feu pour un intérêt misérable, ou même sans intérêt, par stupidité pure. Dans l'espace de quelques jours, l'incendie épargne sous forme de gaz acide carbonique au véritable réservoir de carbone que la nature avait fait de la montagne. L'humus reste, il est vrai, mais il n'est plus maintenu par rien ; la première pluie un peu forte l'entraîne dans la vallée. La vallée était déjà fertile, là voilà riche. L'homme y court, le cultivate, force l'humus à produire du blé, de la viande, du vin, du chanvre, de la soie, et son sillon bien arrosé à quoi servirait-il ? L'homme a construit une ville ; un fleuve passe au milieu ; la cité se fait peuple et devient grande. La civilisation marche ; on s'habille, on se chauffe, on s'éclaircit, on boit et l'on mange aux dépens de ce pauvre humus. Nous n'exploitons comme il était impensable, et nous ne pouvons pas même lui rendre ce qu'il nous a donné ; nous le ruons pour lui. Les déjections de l'homme et des animaux domestiques lui reviendront du droit ; c'est bien le moins qu'on lui rende ce que nos corps n'ont pu garder. Mais on trouve plus commode et plus court de confier ces résidus à la rivière qui les porte en droiture à la mer. Les Romains, ces esclaves des délices de la mer, de leurs égouts qui ont fini par encombrer le lit du Tibre ; en revanche, il n'est pas question d'engrais dans les Géorgiques.

Certes l'agriculture a progressé depuis Virgile. La grande loi de restitution, connue et appliquée depuis des siècles chez les Chinois, nous est venue d'ailleurs, on ne peut s'en vanter de l'être de l'Europe. Nous savons tout, ou presque tout, que nous ne devons à nos descendants, il faut rendre chaque année à la terre l'équivalent de ce qu'on lui a donné en récolte. Mais le principe est si facile à formuler qu'il n'est en pratique. Pour restituer, le bon vouloir ne suffit pas ; il faut avoir de quoi. Le paysan qui ne se subsiste d'un demi-hectare serait beau tenir sa vie en partie double et garder, comme un caissier fidèle, les moindres évènements de son corps, il ne saurait rendre à la terre ce qu'il a dépensé en travail, en sursis, en sursis, en activité cérébrale. Le gros propriétaire fait deux parts de son domaine ; il cultive l'une en céréales et met l'autre en prairies naturelles ou artificielles. Les prairies nourrissent le bétail, qui fournit l'engrais pour les terres à blé. Mais si le foin pour le bétail ne rend pas en vaux céréales, les prairies jetteront-elles du blé ? Non, elles rendront pas leur dû. Quelques agriculteurs et riches, qui exploitent une terre ou deux, ont pu, par vanité, enrichir des engrais à la ronde. Leur domaine s'en trouve bien, mais les propriétés voisines en souffrent. C'est une opération qui consiste à découvrir Pierre pour couvrir Paul. En équité, la chose est irréprochable ; ces seigneurs usent de leur droit en acquiesçant ce qui est à vendre. Mais l'on a placé un peu haut, en un mot que notre commun patrimoine, l'humus, n'y gagne rien. Un chiffre est déplacé, et le total reste le même.

Le total, quel qu'il soit, sera constamment amoindri par une cause naturelle plus puissante que tous nos efforts. L'eau qui circule sans cesse autour de nous, sur notre tête et sous nos pieds, entraîne au jour le jour une certaine quantité d'humus. Les nuages ne fournissent que de l'eau distillée ; mais quand la pluie a lavé les sillons nourris d'engrais, elle descend, chargée de richesses, aux ruisseaux, aux rivières, aux fleuves et au gouffre immense de la mer. La nature n'y perd rien, mais l'humanité n'est pas la nature, quoiqu'elle en fasse partie intégrante ; elle forme un Etat dans l'Etat. Nous avons des forces d'initiative et de résistance qui nous sont propres ; la force intelligente qui vit en nous, réagit avec des fortunes diverses contre les lois générales ; nous insistons de nous voir être une victoire remportée sur la brutalité inconsciente des choses.

Ces dépêches éphémères de la civilisation humaine que le mouvement des eaux porte et laisse au fond de la mer, n'y sont pas perdues absolument ; elles ne sont perdues que pour nous. Elles servent à nourrir des algues, des acéphytes, des infusoires, des mollusques, des crustacés et une infinité de petits poissons qui à leur tour nourrissent les gros. Un certain nombre de gros poissons reviennent accidentellement sur nos tables ; le mer nous rend par là quelques turbos, que les mangroves de Paris schématisent au prix d'un ou deux beaufort de blé, selon le cours de la Italie, sans s'informer de ce qu'ils ont été coûté à la terre.

La couche d'humus est plus épaisse dans les vallées que sur les montagnes et à l'embochure des fleuves qu'à leur source, on le comprend. Est-il besoin d'expliquer pourquoi les terres vierges, ou les prairies d'Amérique, sont plus riches d'humus que les sols exploités par plusieurs siècles de culture ? Mais il importe de rappeler à notre imprévoyance espèce qu'il n'y a pas de fonds de terre inépuisables et que les habitants du Far West, s'ils négligeaient la loi de restitution, seraient bientôt assés de dépensés que les héritiers d'un millionnaire s'ils oublièrent la loi du travail.

Je ne conçois qu'un pays qui puisse impunément lever récolte sans rien rendre au sol nourricier : c'est le delta d'Égypte. Ce coin de terre heureux entre autres, par un privilège à peu près unique, a une couche annuelle d'engrais ayant été entraînés les pluies qui lavent l'Égypte remplissent le Nil bleu d'une dissolution féconde que le grand Nil emporte vers la Méditerranée, mais qu'un

EDMOND ABOUT.

Archives PF-Messenger-30/05/1868